

COMMERCE  
EXTÉRIEURL'Ue toujours  
number one  
en Algérie

L'Union européenne (UE) a maintenu sa place de principal partenaire de l'Algérie dans le commerce extérieur durant l'année 2014, tandis que par pays, la Chine reste le premier fournisseur du pays pour la deuxième année consécutive, indique un bilan des Douanes. En 2014, les échanges commerciaux globaux de l'Algérie (exportations et importations) ont atteint 121,28 milliards de dollars (mds usd) dont 70,72 mds usd ont été effectués avec les pays de l'UE, soit 57,72 % des échanges globaux, a appris l'APS auprès du Centre national de l'informatique et des statistiques des douanes (Cnis).»

L'essentiel des échanges extérieurs de l'Algérie reste toujours polarisé sur nos partenaires traditionnels», souligne la même source qui relève que les pays de l'UE sont les principaux partenaires du pays à hauteur de 50,56% des importations algériennes et de 64,36% des exportations algériennes. Les importations du pays auprès de l'UE ont atteint 29,49 mds usd en 2014, en hausse de 2,68% par rapport à 2013, tandis que les exportations de l'Algérie vers cette région s'étaient chiffrées à 40,52 mds usd, en baisse de 1,83%. A l'intérieur de cette région économique, l'Espagne a été le principal client de l'Algérie en 2014 en important pour 9,71 mds usd (15,43% de l'ensemble des ventes algériennes à l'étranger), suivi de l'Italie pour 8,37 mds usd (13,29%), de la France pour 6,74 mds usd (10,71%), de la Grande-Bretagne pour 5,48 mds usd (8,71%) et des Pays-Bas pour 5,08 mds usd (8,07%), selon les Douanes.

## ABDEREZAK ADEL ET AHMED ROUADJIA AU CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA

## «L'université est devenue une garderie»

CETTE ÉNIÈME sortie du *Café littéraire* de Béjaïa a été l'occasion de rendre hommage à Assia Djébar et Roger Hanin.

■ BOUALEM CHOUALI

«**Q**uel premier bilan tirer de la généralisation du système LMD ? Quel type d'enseignement universitaire nous faut-il ? Quel remède pour les maux qui rongent notre université ? Quelle réforme faut-il envisager ? Que faire, en somme, devant un constat amer de notre enseignement supérieur ? Tels étaient les principaux questionnements qui ont orné les débats du *Café littéraire* de Béjaïa tenu dans l'après-midi de samedi dernier au Théâtre régional Malek-Bouguermouh de Béjaïa.

Un *Café littéraire* autour du livre « Repenser l'université », un livre collectif dirigé, coordonné et présenté par feu Djamel Guerid, fruit des actions du colloque scientifique organisé en 2001 à l'université d'Oran. Une rencontre qui se veut un hommage à ce dernier qui en était le précurseur « l'université se trouve, aujourd'hui, face à des problèmes nouveaux et inédits. Repenser l'université est, plus que jamais, une nécessité qui ne peut plus attendre », avait-il suggéré avant de laisser l'Université algérienne orpheline de ses idées.

Un débat riche et fructueux auquel a eu droit l'assistance nombreuse composée en grande majorité d'enseignants universitaires et d'étudiants intervenant en premier, Ahmed Rouadja de l'université de M'sila a d'emblée dressé un tableau noir de l'Université algérienne « depuis les réformes de 1971, l'université a sombré dans la médiocrité continue », avait-il asséné avant de faire le constat amer en se basant sur des données relevées en trois étapes 1954, 1962 et 2012 où l'université comptait 503, 2 750 et 1,5 million d'étudiants



respectivement, « nous avons assisté à un progrès quantitatif qui a escamoté le volet qualitatif de l'enseignement, par ricochet des diplômés » avait-il martelé sans être indulgent avec ses collègues enseignants qui les chargent sans ambages « l'immobilisme intellectuel incombe en grande partie et en premier lieu aux enseignants qui ont délaissé leur véritable rôle...les enseignants sont responsables de l'autoritarisme de l'université.» Pour Rouadja, la refonte doit commencer par l'école maternelle, car il est impossible de transformer l'enseignement universitaire sans toucher au système éducatif dans son volet pédagogique. Par ailleurs, dans son intervention introductive, Adel Abderezak, ex-porte-parole du

Cnes n'a pas été avec le dos de la cuillère pour dresser un tableau sombre de l'université « On a déconstruit l'université de sa société, de son intellectualité et de son savoir critique pour faire d'elle une immense garderie massifiée qui dispense des formations dévalorisées » a-t-il asséné avant d'expliquer que « la structure bureaucratique a rendu l'université irrémédiablement donné que l'administration universitaire est un prolongement de l'autorité politique... Le principe de la réforme prônée par les pouvoirs publics ne repose pas sur le principe de la transmission du savoir, c'est plutôt sur la gestion des flux sur fond de paix sociale... L'administration universitaire fonctionne comme un parti poli-

tique avec en prime le principe « laisser faire, laisser passer », le principe fondamental du libéralisme...en somme nous assistons, ces derniers temps à une structuration de plus en plus mafieuse de l'université... ». En outre, concernant la question relative au bilan sur le système LMD, Abderezak Adel a été clair : « le principe philosophique du système LMD dont la portée est économique vise la "marchandisation" du savoir. On ne peut établir un bilan exhaustif en l'absence d'une transparence en matière de statistique... ». En outre, en conclusion, pour les deux conférenciers, le passage de l'impératif de quantité à l'impératif de qualité est l'unique voie de salut pour l'Université algérienne... B. C.

## RÉUSSIR

## C'est monter vers le bas ou tomber vers le haut ?

C'est vrai que, chez nous, il n'est pas interdit de rêver. Il n'est même pas interdit de réussir, d'ailleurs. Mais les choses sont telles que parler de réussite vous fait faire des sourires jaunes qui ne tardent généralement pas à virer au bleu !



**R**éussir ? Mais oui, il est possible de réussir n'importe où dans ce monde. Nul n'a jamais d'ailleurs posé, nulle part, le problème de la réussite elle-même. Tant qu'on mange du pain, c'est qu'il y a quelqu'un qui a réussi à le faire, c'est sûr, et tant qu'on cuit du riz c'est qu'il y a quelqu'un qui a réussi à le cultiver. Comme l'échec, la réussite est toujours - et partout - présente car sans réussite le monde cesserait d'exister et sans échecs, il cesserait d'évoluer.

L'une des questions qu'il convient de poser cependant, lorsqu'on parle de réussite dans un pays, c'est de savoir qui a des chances de réussir ? Oui, la réussite sourit-elle à tout le monde ou bien aime-t-elle, dans les caprices qu'on lui fabrique, ne choisir, par exemple, que les enfants de certaines familles ? Lorsqu'on naît dans un pays, a-t-on tous les mêmes chances de réussir ou bien nos chances diffèrent-elles en fonction des poches de nos parents, de leurs postes ou de leur statut social ?

Dire que n'importe qui a la possibilité de réussir dans un pays signifie que, en arrivant au monde dans ce pays, chacun ramène avec lui, dans la besace de la vie, sa probabilité de réussite et que cette probabilité est égale ou semblable à celle de tous les autres. Or, est-ce

vrai chez nous ? Pour affirmer que n'importe qui peut réussir quelque part, il faudrait aussi que le taux de ceux qui réussissent soit assez important. Or, combien sont-ils chez nous ceux qui réussissent ? A combien s'élève le pourcentage de ceux qui arrivent à passer le cap au-delà duquel on peut prétendre qu'ils ont réussi ? Telle est la seconde question qu'il convient de se poser lorsqu'on parle de réussite car que dix personnes réussissent sur cent est une chose alors que dix sur dix mille parviennent à le faire en est une autre.

L'autre question qu'il est utile de poser aussi est celle relative au sens même de la réussite. Notion sociale par excellence, la réussite a toujours été relative en ce sens que ce qui semble à l'un être une réussite ne l'est pas forcément pour quelqu'un d'autre surtout que cette notion-là recouvre plusieurs aspects. D'aucuns limitent la réussite à la seule accumulation d'argent, d'autres mesurent leur réussite à l'éducation de leurs enfants, une troisième partie la trouve dans la réalisation de leurs objectifs qui ne sont pas forcément matériels. A quoi un joueur de football mesure-t-il sa réussite ? Et à quoi un journaliste voit-il la sienne ? En quoi un honnête homme trouve-t-il sa réussite et comment la cherche un voleur ? Nous n'avons pas la même perception de la réussite car il n'existe pas un seul prisme d'où la considérer.

C'est vrai que, chez nous, il n'est pas interdit de rêver. Il n'est même pas interdit de réussir, d'ailleurs. Mais les choses sont telles que parler de réussite vous fait faire des sourires jaunes qui ne tardent généralement pas à virer

au bleu ! Lorsqu'on est une société « disqualifiante » et qu'on coupe les têtes dès qu'elles dépassent la limite tolérée, on ne peut dire qu'on est une société qui encourage la réussite. Lorsque nos enfants ne trouvent pas d'autres moyens d'essayer de réussir que de traverser les mers jusqu'à la nage, a-t-on idée de parler de réussite ? C'est extrême comme exemple ? Peut-être, mais parler de réussite c'est parler de tout et de tous et pas seulement de ceux qui sont nés, un costume dans une main et un ticket pour le bel avenir dans l'autre. Ensuite, est-il nécessaire de savoir de quelle réussite parlons-nous finalement ? De celle d'hier ? De celle de demain ? De celle de jamais ? La réussite est mobile, elle évolue dans le temps, elle est comme l'horizon, évanescence, prête à changer d'endroit lorsque vous l'atteignez, prompt à se dissiper dès que vous l'étreignez.

Ceci dit, une réussite est souvent attachée à un idéal (bien que pas toujours, on le concède). Et quels idéaux pourrait donc citer un jeune de chez nous ? Peut-on parler d'idéaux lorsqu'on a déraciné les repères jusque les plus ancrés dans cette société ? Peut-on parler d'idéal lorsqu'on ne sait pas ce que repère signifie ? Les idéaux ont glissé depuis longtemps et ils ont été remplacés par de faux repères passagers qui ne poussent ni à la satisfaction ni à l'augure de jours meilleurs.

De nos jours, dans beaucoup de sociétés, la réussite aime prendre souvent les chemins tortueux qui traversent les champs puants de la bassesse, de la corruption, de la soumission, du sourire forcé, des prosternations comman-

dées et des choses dont on préfère ne pas traiter ici. Croire que tous les hommes aiment suivre ces chemins est une autre erreur ? Que signifie réussir dès lors ? Monter vers le bas ou tomber vers le haut ?

Une autre question que l'on ne saurait terminer sans la poser. Est-il concevable que l'on puisse réussir quand on nous donne une école qui forme pour l'échec ? Et pourquoi vient-on nous parler de réussite d'abord maintenant ? Pour nous dire que le prix du pétrole a chuté et qu'il faut retrousser les manches ? Le problème c'est que le peuple est à l'image de ceux qui le dirigent. S'il ne travaille pas c'est parce que ses gouvernants ne veulent pas qu'il travaille et s'il réussit c'est parce qu'ils ont tout fait pour qu'il y parvienne.

La réussite n'est pas une affaire de conférence, de décret ou de loi. C'est avant tout une affaire d'espoir. Or l'espoir ne se commande pas. On ne peut pas distribuer des coupons d'espoir dans les coins de rues comme on distribue les annonces publicitaires dans les arrêts de bus. L'espoir, c'est comme la confiance, cela découle d'une évaluation de ce qu'on a en face et si on a confiance, on espère, sinon on se méfie et il n'y a pas pire ennemi de l'espoir que la méfiance. Or, la réussite prend pied sur la confiance avant toute autre chose. Une confiance en soi, une confiance en son pays, une confiance en les lendemains, une confiance en les gouvernants... Qu'y a-t-il de tout cela ? Et qu'en restait-il ? La réussite, c'est par où ?

A. H.